

14. L'articulation représentée en français par «ch» s'écrira «sh». Exemples: Shonzo, Tshuapa;
15. Les consonnes doubles seront figurées par les lettres représentant les sons qui les composent. Exemples: Tshubiri, Budja;
16. Deux voyelles juxtaposées se prononceront séparément. Ainsi «ai» se prononcera «a-i» comme dans «maïs», «ao» se prononcera «a-o» comme dans «cacao»; «au» se prononcera «a-u» («u» ayant le son «ou») comme dans «raout»; «ei» se prononcera «e-i» comme dans «pléistocène», «réitéré»;
17. Les lettres «ph» ne seront jamais employées pour rendre le son «f»;
18. Toutes les lettres se prononceront;
19. Les voyelles ne seront doublées que lorsqu'il y aura deux sons distincts à représenter. Exemples: Zuulu, prononcez «Zou-ou-lou», Oosima, prononcez «O-o-sima»;
20. Les consonnes ne seront pas doublées, on n'écrira donc pas «tt», «ss», «bb». Exemples: Mangbetu, Bangaso, Kasai, Kobo;
21. Les mots de langue congolaise commencent souvent par «m» ou «n» suivi d'une autre consonne, dans ce cas le «m» ou le «n» font partie intégrante du mot et ils seront donc écrits sans employer l'apostrophe. Exemples: Mbao, Mpozo, Ndekesha, Ngozi, Nko, Nsontin;
22. L'emploi des accents et du tréma sera absolument banni;
23. A titre exceptionnel on continuera à écrire «Congo» avec un «C»;
24. On n'ajoutera jamais de «s» au nom de peuplades comme marque de pluriel. On écrira donc: les Mombutu, les Bangala, les Ngombe.

## DOCUMENT PRÉSENTÉ PAR LE GUATEMALA<sup>1</sup>

Les pays de la partie septentrionale de l'isthme d'Amérique centrale ne comptent plus parmi les régions inconnues du Nouveau Monde. Depuis que la région s'est incorporée dans l'économie mondiale moderne, ce qui a modifié la structure de sa production économique, ces pays ont émergé de l'isolement séculaire où ils étaient plongés pendant la période coloniale et, du fait de leur situation stratégique, l'attention des hommes de science s'est tournée vers eux.

Les recherches portant sur les problèmes géographiques modernes exigent avant tout une solide documentation cartographique et une connaissance approfondie du milieu, faute desquelles toute conclusion risque d'être incomplète et en grande partie hypothétique. Au cours des dernières années, des travaux scientifiques rigoureux ont été entrepris dans ces deux domaines. Ils répondent à un besoin urgent car ils visent à assurer une meilleure connaissance du pays qui permettra d'utiliser au mieux ses vastes ressources naturelles, au bénéfice de tous et dans le cadre d'un système de planification tourné vers l'avenir, tout en tenant pleinement compte des besoins présents. Chacun sait que pour comprendre le présent il faut étudier le passé et mettre à profit l'expérience acquise pour préparer judicieusement l'avenir.

Le Guatemala est situé à peu près au centre géographique du continent américain, entre 13° 44' et 18° 30' de latitude nord et 87° 30' et 92° 13' de longitude ouest. Il s'étend sur environ 131 800 kilomètres carrés, y compris le territoire de Belize.

Ce pays, la république d'Amérique centrale située le plus au nord, est riche en ressources naturelles inexploitées et est limité, au nord et à l'ouest par le Mexique, à l'est par l'océan Atlantique et les Républiques du Honduras et d'El Salvador et au sud par l'océan Pacifique. Se trouvant entre les deux tropiques, il jouit d'une température aussi variée que la surface de son sol mais qui n'atteint jamais l'extrême froid ou l'extrême chaleur. Les saisons diffèrent à peine l'une de l'autre et l'on n'en connaît en fait que deux: l'été, ou saison sèche, de novembre à avril, et l'hiver, ou saison des pluies, de mai à octobre. L'apogée bien connu qui attribue au Guatemala un éternel printemps n'est certes pas une exagération.

Le trait dominant de la géographie physique du Guatemala est son système montagneux, dont il tire une beauté sans égale, avec son haut plateau, ses grands pics, ses merveilleux lacs et ses côtes pittoresques.

<sup>1</sup> Le texte original de ce document, rédigé par le professeur Francis Gall, a paru en espagnol sous la cote E/CONF.53/L.44.

Les monts Cuchumatanes tirent leur nom des langues mam et quiché, dans lesquelles il signifie «agglomération» ou «réunion par la force», du mot «*cuchu*», forme du verbe «*cuchuj*», signifiant «réunir», d'où vient à son tour la forme passive «*cuchutajinac*», «*molotajinac*», et du mot «*matán*», forme adverbiale signifiant «par la force», comme si les montagnes avaient été groupées par une force supérieure; ils sont situés pour la plus grande partie dans les départements de Huehuetenango et de Quiché; ils constituent le massif montagneux le plus haut de l'Amérique centrale. Le pic Xémal (mot maya signifiant «bâton pour traverser» et qui, en langue mam, viendrait de «*tsmal*» signifiant «crin de cheval») s'élève à près de 3 800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Il y a plus de 35 volcans au Guatemala dans la chaîne qui suit la côte du Pacifique depuis la frontière mexicaine, près du Tajumulco (4 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, le point le plus élevé de l'Amérique centrale), jusqu'à El Salvador et qui constitue l'axe volcanique qui ne s'écarte nulle part de plus de 70 à 80 kilomètres de la côte du Pacifique. On ne relève aucune trace de formations volcaniques récentes au nord de cet axe, sur les 350 kilomètres environ que couvre le Guatemala dans cette direction jusqu'aux limites du département de Petén et à sa frontière avec le Mexique.

Le système orographique du pays dessine clairement deux régions hydrographiques: celle des rivières qui se jettent dans le Pacifique et celle des fleuves qui se jettent dans l'Atlantique. Celle-ci se divise en deux autres régions: celle du golfe du Mexique et celle du golfe du Honduras. Les cours d'eau qui se jettent dans le Pacifique se distinguent par la brièveté de leur cours, alors que les autres sont généralement moins impétueux à leur source et plus calmes vers la fin de leur cours, ce qui permet dans une certaine mesure la navigation de bateaux à faible tirant d'eau. Les principaux lacs sont le lac Atitlán, qui couvre 126 kilomètres carrés et dont le nom, tiré du mexicain «*atl*» (eau) et «*tlan*» (lieu), signifie «grande étendue d'eau»; le lac Amatitlán, qui couvre 15 kilomètres carrés et dont le nom signifie en mexicain «le lieu des lettres» car les Indiens utilisaient la fibre et l'écorce du figuier («*amati*») pour tracer leurs hiéroglyphes; le lac Izabal, le plus grand du pays, s'étendant sur 590 kilomètres carrés, et le lac Petén Itzá qui couvre 99 kilomètres carrés (les Mayas appelaient les îles du lac «*petenes*»; «*itzá*» était le nom d'une de leurs tribus).

Le Guatemala est un pays essentiellement agricole, dont l'économie se fonde sur la production du café, du coton,

des bananes et des huiles essentielles. Cependant, de nombreuses industries — dont certaines représentent d'importants investissements — se sont créées depuis quelques années.

Des routes modernes, dont certaines sont encore partiellement en construction, traversent le pays d'une frontière à l'autre. Les routes en service représentent au total 7 053 kilomètres, dont 1 293 kilomètres de routes internationales, 2 286 kilomètres de routes nationales, 2 256 kilomètres de routes départementales et 1 218 kilomètres de routes de troisième catégorie. Ce total comprend 1 357 kilomètres de routes couvertes d'un revêtement. Les chemins de fer internationaux d'Amérique centrale relient le Guatemala au Mexique et à El Salvador. Les principales lignes aériennes internationales assurent la liaison avec le Guatemala et la compagnie nationale d'aviation (AVIATECA), qui a des vols réguliers à destination de certains pays d'Amérique centrale, du Mexique et des États-Unis, assure un service efficace pour les passagers et le fret.

L'Assemblée nationale constituante du Guatemala a aboli l'esclavage en 1823, faisant du pays le premier qui ait adopté cette mesure. Bien que la population se divise *grosso modo* entre les *ladinos* ou non indiens et les *indígenas* ou indiens, il y a très peu de différence physique entre eux. En général, ceux que l'on appelle *indígenas* ou *indios* utilisent l'une des langues indiennes parlées, portent les costumes traditionnels et conservent certains usages traditionnels. Les *ladinos* sont ceux dont la langue courante est l'espagnol.

Il serait difficile de trouver au Guatemala une ville sans Indiens, de même qu'il n'y a pas de ville indienne sans au moins quelques *ladinos*. Néanmoins, la population indienne est surtout concentrée dans les montagnes du Nord-Ouest et de l'Ouest, au pied des montagnes vers le sud-ouest et au nord de la région centrale. On trouve également quelques petits groupements indiens disséminés dans la région *ladino*, notamment le *pocomam* oriental dans le Jalapa, les *chortís* dans le Chiquimula et le Zacapa, ainsi que beaucoup de petites communautés qui parlent le kekchi, le lacandón, le mopán, le chol, le yucatèque et autres langues de minorités.

Chacune des races qui constituent la population actuelle a fait l'apport de son patrimoine de coutumes, de traditions et de culture ancestrales qui s'est amalgamé à l'héritage aborigène et sur lequel la culture latine et le christianisme de nos pères, l'un de nos héritages les plus précieux, se sont étendus comme un manteau protecteur. C'est ainsi que l'Amérique latine offre l'image la plus authentique de ce grand continent car les Indiens y ont survécu soit à l'état pur, soit mêlés aux autres races qui ont participé à la constitution des divers pays. Il n'en est pas de même dans d'autres régions où, après l'extinction des tribus indiennes ou aborigènes, un nouveau mode de vie a été imposé au pays.

Il est vrai qu'après la conquête espagnole la langue et la législation de ce pays ont influencé les classes les moins éclairées. La culture et la religion ont influencé les classes qui se considéraient comme plus élevées et la lutte pour l'indépendance a renforcé ce sentiment. C'est peut-être ce qui explique le degré de développement et de prospérité atteints à ce moment. Il faut aussi reconnaître que, malgré l'hostilité engendrée par l'épée de certains des conquérants et le fouet des *encomenderos* assoiffés de richesses (à qui étaient accordées des concessions de terrains comprenant les Indiens qui y vivaient et le fruit de leurs cultures), une sorte d'analogie naturelle s'est manifestée entre les aborigènes, les aventuriers poussés par l'appât du gain et la masse des immigrants forcés de s'établir sur des terres nouvelles.

Cette sorte de fusion qui a uni différents pays et leur a donné un élément commun malgré leurs divisions et les différences de régime politique a des racines profondes et obscures. L'origine des habitants, les vicissitudes de leur histoire, le sol sur lequel ils vivent, le climat auquel ils sont assujettis et les langues qu'ils parlent sont autant d'éléments qui nous aident à comprendre ce continent en évolution constante, où des pays sont encore en formation et qui est un mélange et une synthèse de races diverses.

Les champs fertiles sont labourés par des générations d'agriculteurs qui constituent l'expression la plus authentique de l'âme de ce vieux monde. Comme dans d'autres parties du monde, c'est dans la population rurale qu'il faut chercher l'esprit du continent, toujours en formation, ainsi que le sentiment commun qui unit, sous les latitudes les plus diverses, les habitants des lieux les plus éloignés, vivant dans des milieux parfois entièrement différents, plus ou moins loin des centres que nous appelons «civilisés».

La définition des termes géographiques au Guatemala est particulièrement difficile car elle exige l'étude non seulement des noms espagnols, mais aussi des noms appartenant aux 43 langues indiennes du pays. Certaines recherches doivent remonter jusqu'aux documents conservés depuis le début du XVI<sup>e</sup> siècle. La tâche est encore compliquée par l'usage, courant dans le pays, des diminutifs.

Au Guatemala, l'analyse de nombreux termes géographiques nous enseigne leur généalogie, leurs mutations et leur vie propre, car les mots sont susceptibles d'évolution. Certains termes ont une longue histoire. Un nom révèle souvent le trait le plus caractéristique de la région qu'il désigne car on sait que les Indiens, dont on a conservé les noms géographiques, recherchaient toujours l'expression la plus pittoresque pour désigner les lieux qu'ils traversaient.

D'autre part, le moine franciscain Gerónimo de Mendieta, qui acheva au Mexique en 1596 son *Historia Eclesiástica Indiana* et qui avait une connaissance approfondie de la langue mexicaine, qu'il parlait avec beaucoup d'élégance, conseille la prudence dans la recherche des étymologies :

«Je peux véritablement affirmer que le mexicain n'est pas moins élégant et raffiné que le latin et je crois même qu'il est plus artistique dans la composition et la dérivation des mots et dans la métaphore, dont la connaissance et l'usage s'est perdu et que le langage courant corrompt chaque jour davantage, car nous, Espagnols, parlons cette langue de manière aussi vulgaire que les nègres et autres esclaves récemment amenés d'Afrique parlent la nôtre. Les Indiens eux-mêmes adoptent notre langage et oublient celui que parlaient leurs parents, leurs grands-parents et leurs ancêtres. Il en est de même ici pour notre langue espagnole que nous avons partiellement corrompue avec des mots adoptés lors de notre conquête des îles et d'autres mots empruntés à la langue mexicaine.»

Lorsqu'on analyse les noms géographiques du Guatemala, il ne faut pas oublier non plus que, depuis le temps de la conquête espagnole, beaucoup de localités ont gardé leur désignation indienne et d'autres ont vu leur nom remplacé par celui du saint sous le patronage duquel elles ont été placées. Beaucoup de conquistadors ou de leurs descendants ont donné aux villes qu'ils ont fondées le nom de leur saint patron en y ajoutant un autre nom à la mémoire de leur ville d'origine en Espagne ou de quelque événement historique. Enfin, du fait de leur évolution naturelle, beaucoup de noms géographiques se sont trouvés modifiés ou abrégés.

L'ampleur des recherches philologiques que l'auteur a dû effectuer lorsqu'il a établi son dictionnaire géographique ne saurait être mieux illustrée que par deux ou trois exemples pris au hasard. Le mot «Quiché», qui désigne l'un des départements du pays, est apparu pour la première fois dans le *Popol Vuh*, mythe indien racontant la création du monde et également connu comme le «livre sacré», qui a probablement été transcrit peu après la conquête espagnole, en 1524, et copié au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la ville de Chichicastenango, par le prêtre dominicain Francisco Ximénez, excellent linguiste. Le document commence par ces mots: «*Are u xe oher tzi h varal Quiche u bi*». «*Are*» est un pronom démonstratif; «*u xe*» signifie «son origine»; «*oher tzi h*» signifie «vieilles histoires», «mots»; «*varal*» signifie «ici», «en ce lieu»; «*u bi*» signifie «son nom»: «Voici le début des vieilles histoires en ce lieu nommé Quiché».

Le fleuve Polochic, qui se jette dans le lac Izabal au nord-est du Guatemala, a été mentionné pour la première fois sous le nom d'«Apolochic» par Hernán Cortés dans sa lettre à Charles Quint du 3 septembre 1526. Dans la langue pocomchi parlée dans la région, «*polo*», venant de «*palau*», signifie «lac» ou «mer» et «*chic*» signifie «c'est déjà». Le nom du fleuve signifie donc «c'est déjà un lac ou une mer» et décrit sa largeur lorsqu'il se jette dans le grand lac Izabal.

L'auteur a également estimé que les noms géographiques indiens devraient figurer sur les cartes avec leur prononciation exacte, et ceci pour des raisons évidentes. Connaissant bien le quiché parmi d'autres langues, il sait que les Mayas utilisaient une écriture hiéroglyphique ou idéographique dans laquelle les signes ou caractères n'étaient pas l'image de l'idée mais plutôt son symbole. Les caractères employés dans cette écriture ont généralement perdu toute ressemblance avec les images des idées qu'ils représentent et ne sont guère plus que des symboles conventionnels.

Vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, un prêtre franciscain, Francisco de la Parra, a inventé cinq caractères qui lui ont permis de transcrire les mots quiché et ont été utilisés pendant des siècles pour transcrire des catéchismes, des livres de doctrine et toutes sortes de documents écrits en caractères latins. Etant donné que l'«h» espagnol est aujourd'hui muet, alors qu'au XVI<sup>e</sup> siècle il était aspiré comme le «j» de l'espagnol moderne ou l'«h» anglais, l'«h» des noms indiens a été remplacé par un «j»: «*oher*» (vieux) est devenu «*ojer*»; «*hum*» (un) est devenu «*jum*», et ainsi de suite. Non seulement l'orthographe s'en trouve simplifiée, mais toute personne utilisant les cartes de l'Institut géographique national, organisme officiel de cartographie du

Guatemala, est ainsi assurée de prononcer correctement les noms géographiques indiens.

Un autre problème très sérieux se pose, c'est celui des étymologies. Dans le département de Quiché, par exemple, certaines localités sont désignées sous le nom de «*xolbé*»; «*xol*» veut dire croisement et «*bé*», route, mais «*xol*» signifie également assassin. Bien entendu, c'est le premier sens qui est le bon, ces localités se trouvant à un carrefour ou près d'un carrefour. La ville de Quezaltenango est ainsi désignée par le conquérant Pedro de Alvarado dans sa lettre du 11 avril 1524 à Hernán Cortés. Elle tire son nom du mexicain «*quetzalli*», aujourd'hui «*quetzal*», l'oiseau national du Guatemala, et «*tenanco*» (localité), mais on utilise encore souvent son ancien nom quiché, «*Xelajú*» qui vient de «*xe*», «en dessous» et «*Lajú*» (dérivé de «*lajuj*» qui veut dire «dix»). Fernando Antonio Dávila a écrit vers 1830, dans son étude de la région de Quezaltenango, que le nom de cette ville signifiait «sous les dix», ce qui est absolument exact car des volcans et des dômes au nombre de dix entourent cette ville, la deuxième du Guatemala, qui est située sur les hauts plateaux de l'ouest à 2 357 mètres au-dessus du niveau de la mer. Par contre, préconisant une étymologie que l'auteur rejette, le chroniqueur Fuentes y Guzmán avait déclaré vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, dans sa *Recordación Florida*, que les armées de la ville en question étaient divisées en dix sections ou commandements distincts. Bien que cette hypothèse ait été reprise à tort par des chroniqueurs plus récents, elle signifierait — si l'on tient compte de l'organisation des armées indiennes pendant la conquête — que chaque capitaine dirigeait un groupe ou *xiquipil* de 8 000 hommes, soit au total 80 000 hommes, ce qui est excessif aussi bien pour Quezaltenango ou Xelajú que pour toute autre ville indienne aux environs de 1530. De plus, il n'existe pas en quiché de terme spécifique connu pour exprimer l'idée de commandement et les Indiens se servaient à cette fin non pas d'un mot mais de plusieurs qui exprimaient plus une signification équivalente. On voit donc qu'il convient d'être très prudent en matière d'étymologie.

Comme on l'a déjà vu, il est reconnu que la diffusion de la langue espagnole dans les pays d'Amérique latine a provoqué quelque incertitude dans la transcription des noms provenant de langues européennes. La situation s'est encore compliquée du fait de la modification de l'orthographe des noms. A cela sont venues s'ajouter les corruptions dues au langage populaire et aux dialectes, l'omission d'une ou plusieurs lettres au début de certains noms, l'adoption de noms essentiellement indiens et la difficulté de transcrire les mots étrangers qui se sont intégrés à nos noms géographiques.

## DOCUMENT PRÉSENTÉ PAR LE VENEZUELA<sup>1</sup>

Du fait de sa situation géographique dans l'hémisphère occidental, le Venezuela présente une grande variété de toponymes dérivés des groupes divers de population qui se sont successivement installés sur son territoire au cours des siècles qui ont précédé la découverte de l'Amérique. Beaucoup de noms de détails hydrographiques et orographiques du pays présentent de l'intérêt pour ceux qui étudient la langue et l'ethnologie précolombiennes.

Comme dans les autres pays de l'Amérique latine, l'influence de la conquête se manifeste également dans les noms de villes, de fleuves et autres traits géographiques.

<sup>1</sup> Le texte original de ce document, soumis en espagnol, a été publié en anglais et en espagnol sous la cote E/CONF.53/L.45.

L'ère coloniale et les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ont aussi fourni leur apport de noms géographiques, qui désignent en général des détails topographiques locaux dans toutes les régions du Venezuela.

Pour étudier les noms vénézuéliens, il faut avoir recours à un certain nombre de disciplines scientifiques, telles que l'histoire et la sociologie, afin que l'examen des données cartographiques dont on dispose et des usages courants soit conforme aux règles de normalisation et de transcription des toponymes.

Dans le cadre d'un programme cartographique en cours d'exécution au Venezuela, les noms sont recueillis à l'occasion d'opérations géodésiques exécutées par la photo-